

INTRODUCTION DE LA JOURNEE

Nous fêtons aujourd'hui, presque jour pour jour, trente ans d'existence de la revue. J'ai donc d'abord envie de vous dire que chaque numéro est une naissance, dont celui qui est là-bas sur la table, le petit dernier. Comme l'est bien sûr chaque livre.

On a toujours l'impression qu'on ne va jamais y arriver ! Comme dans *La construction d'un pont*, où Maylis de KERANGAL décrit merveilleusement l'entrelacement de désirs, de projets, de réalités de vies, de dérives, de fuites, d'espoirs et d'abandons, d'amours et de passions, des chemins suivis par les uns et les autres, qui font en fin de compte qu'un jour ce pont se tient, là, debout.

Réaliser et publier une revue est prendre place dans l'espace public. Les premiers éditos furent écrits collectivement par ceux qui fondèrent la revue. Le marque-pages que nous vous avons offert à l'entrée y fait un clin d'œil et en laisse un souvenir.

L'association freudienne de Belgique est née cinq ans plus tard. Se poser dans l'espace public par l'écriture – deux numéros en parlent abondamment, et l'écriture de sa pratique de psychanalyste, ont donc été premiers.

Publier des textes est inévitablement se placer sous le signe de l'écriture. Bien sûr, l'écriture qu'elle appelle est celle qui dit ce que fait la psychanalyse.

Se mettre à écrire, vouloir faire acte de sa pratique par son écriture, pose néanmoins toutes les questions de l'écriture à celui et à celle qui prend sa plume, soit les craintes, les espoirs, les inhibitions, les difficultés qui y sont liés.

C'est ce qui nous a fait opter pour prendre les choses par le bout du passage à l'écriture, puisque le projet que nous soutenons est celui que l'on écrit dans la revue. Écrire au sens même intransitif du verbe, à la limite, si l'on y entend que le contenu d'un texte est une chose souvent bien indéfinie et qui se dessine peu à peu, du moment qu'un titre ait pu en saisir le projet. Telle est en tous cas mon expérience. Attraper au vol une idée, l'accepter comme titre... et se mettre à écrire comme on arpentera un chemin dans l'inconnu. Cela m'est par exemple arrivé avec « *Je n'ai pas de crédit* » attrapé au vol dans l'échange avec un adolescent et parce que cela m'a paru vrai, et comme un pont jeté.

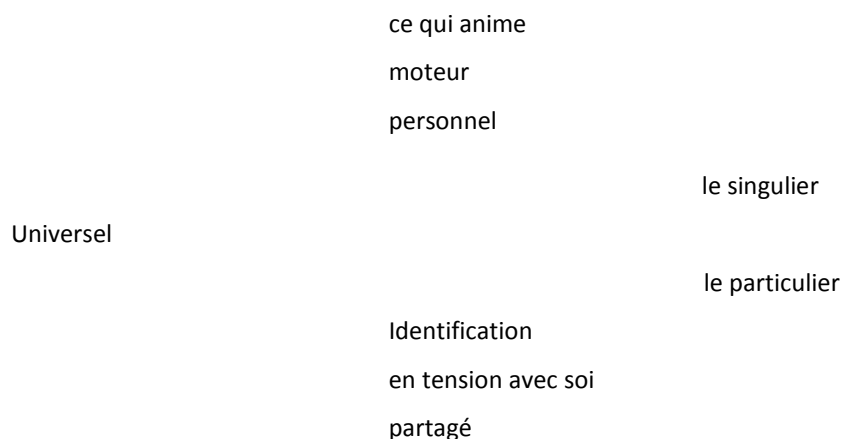
J'imagine que le romancier ou le poète ou l'auteur de théâtre démarrent d'une façon semblable. C'est au fond une sensibilité et une vague intuition qui président à la création. Après, on assume.

L'intuition fait penser à la trace, à cette chose que l'on ne peut nommer mais qui est là. « *La trace est l'arbre dont l'écriture est le fruit défendu*, écrit Claire FOURRIER, que m'a permis de découvrir un collègue. *C'est une transgression. Rien n'est d'ailleurs connaissable que dans la transgression*, ajoute-t-elle ». Le signe procède d'une trace, car la trace fait signe. Voilà une figure de style toute simple, le signe étant là concret et ici abstrait. Au fond – c'est une image évidemment, la trace lie ces deux états du signe.

Le passage à l'écriture peut donc s'entendre comme pas/sage à l'écriture. Ne pas être sagement à sa table. Faut que ça remue ! Il y a à aller chercher, aller au delà de quelque chose. Il y a donc du mouvement. Ça fait bouger les choses et les corps.

François EMMANUEL écrit que ce qui le happe, ce qui n'implique pas qu'il ne résiste pas, est un espace incertain entre le proche et le lointain, l'écart entre l'étrange et le familier, ce qui s'insinue mais qu'il a du mal à attraper.

C'est différent de l'inquiétante étrangeté de FREUD, on y entend plus, quelque chose de plus général, quelque chose donc de plus partagé, de plus commun au sens de pouvant appartenir à plusieurs. La littérature relève plus du particulier que de l'universel ou du singulier, pense d'ailleurs Catherine MILLOT¹. Ni à tous, ni rien qu'à moi donc. Ça serait bien sûr à déplier.



1« La vocation de l'écrivain, GIDE, GENET, MISHIMA (...) ils m'ont servi à poursuivre mon analyse. J'allais chercher chez eux guidée par je ne sais quelle prescience quelque chose qui me concernait au plus intime. Ce n'est pas de l'ordre de l'universel, ni du singulier, mais plutôt du particulier. Ce qui m'accroche chez les écrivains, c'est ce que nous avons de commun en particulier. » Catherine MILLOT Magazine littéraire p. 63

La littérature comme la psychanalyse remue. → remue.be !
Un travail se fait sur l'intime, par l'histoire, la fiction, dans l'autofiction si actuelle. Il y va d'une traversée et d'une fin.

L'écriture littéraire n'est pas l'écriture qui se donne à lire dans la psychanalyse. Dans celle-ci d'ailleurs un débat a lieu pour savoir si l'on doit encore distinguer entre l'écriture *dans* la cure et l'écriture *de* la cure. Les formations de l'inconscient et les mathèmes. Je referme la parenthèse !

La psychanalyse et la littérature se croisent en de nombreux points. Le théâtre est à cet égard remarquable, à commencer par Sophocle avec Œdipe qui a fait socle à la psychanalyse (Hamlet, Don Juan, Ibsen, Wedekind,...).

Est-ce à cause de la forme parlée que possède le théâtre ? Est-ce parce que des corps doivent « l'interpréter » pour le rendre « présent » ?

Est-ce à cause de l'unité de temps et de lieu qui nouent une intrigue résumée en ses éléments déterminants ?² Il se fait que les deux auteurs qui sont avec nous ce matin ont écrit pour le théâtre !

François EMMANUEL et Jean-Marie PIEMME ont accepté de venir ce matin parler avec nous, plutôt que de nous présenter un exposé de leur passage à l'écriture.

²« Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli » BOILEAU.

D'abord, à mon tour et au nom des collègues qui ont préparé cette journée, un grand merci de vous prêter à cet échange, avec un public dont vous n'êtes peut-être pas coutumier... dans un débat duquel le public n'est peut-être pas non plus très coutumier !

J'ai dit « parler avec nous » plutôt que de « nous parler de ». C'est donc à un exercice oral que nous sommes tous conviés par votre choix. Je voudrais m'y arrêter un instant car c'est quelque chose qui me tracasse toujours.

Patrick MODIANO m'a aidé je crois à un peu déplacer mes questions. Par l'entremise d'une collègue j'ai appris qu'il avait dit à Stockholm ceci, que je vais vous lire :

Mais un écrivain ou tout au moins un romancier a souvent des rapports difficiles avec la parole. Et si l'on se rappelle cette distinction scolaire entre l'écrit et la parole (c'est là que je lui dis merci !), un romancier est plus doué pour l'écrit que pour l'oral (...) Il a une parole hésitante, à cause de son habitude de r a t u r e ses écrits. Bien sûr, après de multiples ratures, son style peut paraître limpide. Mais quand il prend la parole, il n'a plus la ressource de corriger ses hésitations. »

Notez que la rature se trouve dans la litté/rature. On n'ose pas montrer ses brouillons. Encore qu'il soit agréable de voir une page manuscrite d'un auteur, parce que cela fait entrer dans le cabinet de travail.

L'opposition entre l'écrit et l'oral, qui est celle du type d'examens par exemple, nous renvoie en effet à l'école. Mais cette école est également celle de l'adresse et de l'énonciation. Qu'est-ce que cette peur de la rature, du mot que l'on cherche, de l'idée encore confuse ? Daniel BONETTI rassure quand il écrit « *Qui peut écrire sans ratures ?* ».

Sans doute que le décapage se fait différemment dans l'écrit que dans l'oral. Mais dans les deux, c'est la jouissance, ce trop de soi ou de moi dirait plutôt Charles JULIET, qui est mise

au travail. C'est par la façon de la traiter que l'écrit se rend partageable, communicable, voire lisible.

Il s'agit d'aller vers un centre, vers un foyer par le crible de la langue ³. Paraphrasant involontairement Julien GRACQ, je dirais que cela se fait *En écrivant, en parlant...* et pourquoi pas, mais cela paraît d'un accès plus ardu, *en lisant*. Dire ou écrire quelque chose qui fasse place à l'autre, parce qu'il y a eu *La place de l'autre*, comme Bernard NOËL intitule son recueil de réflexions.

L'altérité doit être à l'œuvre au plus intime de la solitude. Cette solitude est peut-être plus immédiate dans l'oral, pas moins brutale dans l'écrit.

L'œuvre espère en effet être lue. Elle n'appartient plus à son auteur dans la mesure même où elle est lue, ou jouée pour le théâtre. Sinon, elle reste là, sans vie.

Le mot, qui ne s'applique pas qu'à l'écriture littéraire, vient d'opéra. Le théâtre encore, avec PLAUTE cette fois. Son équivalent grec ai-je appris est *to ergon* = l'énergie. Une œuvre c'est de l'énergie ! Ça vit ! Qu'est-ce qui passe ?

J'ai été frappé dans mes lectures pour préparer cette journée à quel point la lumière était omniprésente, sous les formes les plus variées, dont l'évocation de ses contraires.

Dans *Les murmurantes* de François EMMANUEL, la lumière se trouve associée aux voix. Lesquelles ? De qui sont-elles ? A un

³*Ostinato*, de Louis-René des Forêts.

moment de son parcours, un grand auteur en vient à se le demander :

« (Qu'importe) qui écrit et qui danse, qui recueille et qui (parle), qui regarde et qui s'avance dans le regard, un jour nous serons tous confondus dans la même lueur ⁴. »

Il y aurait beaucoup à dire sur cet extrait où se mêlent l'actif et le passif, comme si c'était entre eux que ça se fabriquait, ainsi que dans l'entrecroisement de voix et de lumières. Lucifer toujours, et Prométhée, dont la mythologie nous raconte qu'il nous apporta l'art d'écrire.

Jean-Marie PIEMME s'est lui consacré au théâtre. Il a cependant écrit au moins un récit, qu'il a intitulé *Spoutnik* mot qui, en référence à l'Expo '58 ramasse, semble-t-il, en un trait l'impossible auquel peut se sentir confronté un enfant dans le regard supposé à son père.

Il a écrit sur sa démarche dans *Le théâtre comme écriture*. Il fait entendre dans ce titre que l'écriture lui pose d'emblée la question de son lieu.

Les comédiens qui interprètent, mot essentiel notons-le dans le travail d'une psychanalyse, prêtent leur corps et leur voix à des personnages d'encre et de papier.

Jean-Marie PIEMME écrit d'ailleurs :

« L'acteur que j'ai en tête est l'autre nom de ma pulsion, de mon écriture en tant qu'énergie. ⁵» L'énergie ! La libido sublimée.

⁴La lueur, ai-je entendu dans un film récent, est ce qui échappe à l'obscurité.

⁵L'écriture comme théâtre, p. 103, éd. LANSMAN

Et ceci, qui a la forme d'un axiome de géométrie plane, où sont noués le corps, le regard, l'autre, le récit et... sa naissance.

"Tout corps qui traverse un espace sous le regard d'un autre corps venu pour le voir engendre du récit".

Voilà pour notre matinée.

Cet après-midi, nous reprendrons avec Danièle BASTIEN et Daniel BONETTI, les questions entamées ce matin.

Danièle BASTIEN est romancière et psychanalyste et en tant que tel a beaucoup écrit. Elle pourra témoigner des similitudes et des différences supposées et réelles.

Daniel BONETTI est psychanalyste. Il a écrit des livres dont un pour enfants, Dans l'un d'eux, il tente l'exercice de laisser courir sa plume à partir mais par delà ce qu'il lui était donné d'entendre.

Nous espérons que ces échanges seront simples et libres, et vous invitons donc à intervenir chaque fois que vous en aurez envie.

13/12/2014

Michel Heinis